

## CHAPITRE III.

## AUTHENTICITÉ DES VISIONS DE DANIEL.

Les visions prophétiques de Daniel ne peuvent naturellement pas trouver grâce devant le rationalisme. S'il rejette toute espèce de prédiction, à plus forte raison doit-il rejeter les prédictions de Daniel, qui sont si précises et si circonstanciées. C'est sur ce motif que s'appuie en effet M. Reuss :

Des doutes non moins graves nous sont suggérés par la nature même des prédictions qui forment la substance principale de cet écrit. Voici un prophète qui ne se borne pas, comme tous les autres, à décrire en contours généraux les péripéties suprêmes du monde, mais qui en sait les moindres détails. Les autres peignaient l'avenir d'une manière pittoresque, il est vrai, et leurs tableaux étaient assez hauts en couleur; mais ils se contentaient d'écraser les ennemis de leur nation d'une manière sommaire, et ce qui plus est, toutes les éclatantes victoires du droit, de la vertu et de la vérité, dont ils offraient la perspective à leurs lecteurs, étaient annoncées pour le lendemain, ou du moins il n'y avait pas, dans leurs prévisions, de quoi remplir un intervalle quelconque entre le moment présent et la fin désirée. Ici, c'est tout autre chose. La perspective de Daniel s'étend

à des siècles, et son regard, plongeant dans un avenir caché à tous les autres mortels, est d'autant plus sûr et plus pénétrant, qu'il porte sur des événements plus lointains. Car non seulement il connaît toute la série des rois Séleucides et Lagides, leurs guerres et leurs mariages, mais il sait le nombre de jours que durera la profanation de l'autel de Jéhovah et la cessation de son culte<sup>1</sup>.

Nous ne voyons pas quelle peut être la valeur des raisonnements de la critique incrédule. Pourquoi Dieu aurait-il été obligé de révéler l'avenir à tous les prophètes de la même manière? Si la prophétie était une faculté naturelle de quelques intelligences d'élite, on comprendrait qu'elle fût soumise à certaines lois psychologiques, mais dès lors qu'elle est une révélation surnaturelle, un effet de la volonté libre de Dieu, qui peut donc empêcher le maître de l'avenir de le manifester comme il lui plaît à ses prophètes, de manières diverses, à l'un plus vague et comme confus encore, à l'autre plus précis et plus clair? En réalité, toutes ces difficultés proviennent d'une seule erreur : de la négation du surnaturel et de la possibilité même de la prophétie.

La critique incrédule exagère d'ailleurs la clarté et la précision des visions de Daniel, afin de pouvoir les combattre plus facilement. Ainsi, d'après elle, l'auteur parle de tous les rois de Perse qu'il connaît, et il s'exprime avec tant de précision qu'on peut affirmer qu'il n'en connaît que quatre; on peut assurer aussi qu'il fait de

<sup>1</sup> Dan., VIII, 14; XII, 11. Ed. Reuss, *Daniel*, p. 215.

Xerxès un contemporain d'Alexandre le Grand<sup>1</sup>. Les rationalistes ne veulent pas admettre que le prophète pût passer sous silence un seul des rois de Perse, s'il les connaissait. Mais en vérité, qu'est-ce qui l'aurait obligé à en parler, s'il n'avait rien à en dire? Les erreurs qu'ils lui reprochent sont imaginaires et proviennent de faux supposés.

La principale raison qu'on donne, depuis Porphyre, pour placer la composition du livre de Daniel à l'époque d'Antiochus Épiphane, c'est que « dans tous les cinq tableaux [ou visions] le cadre historique est le même, et la perspective s'arrête partout au même point. Pour une exégèse saine et non prévenue, il ne saurait donc y avoir le moindre doute relativement aux espérances messianiques de l'auteur. C'est immédiatement après le roi Antiochus Épiphane que, selon lui, l'empire des saints, — le royaume de Dieu, — doit être établi glorieusement et pour toujours<sup>2</sup>. »

Cette interprétation des prophéties de Daniel est complètement fautive. Il marque au contraire que l'avènement et la mort du Messie n'auront lieu qu'après soixante-dix semaines d'années, à partir de l'édit de restauration des murs de Jérusalem, c'est-à-dire longtemps après lui et après Antiochus Épiphane. De plus, bien loin d'arrêter ses prédictions à l'époque macédonienne, il annonce le triomphe de l'empire romain sur les royaumes fondés par les successeurs d'Alexandre. Dieu lui révèle en effet

<sup>1</sup> Ed. Reuss, *Daniel*, p. 215, 254, 269.

<sup>2</sup> Ed. Reuss, *Daniel*, p. 217.

dans ses visions que quatre grandes monarchies domineront tour à tour sur les Juifs et sur le monde connu des Hébreux : celle des Chaldéens, celle des Perses, celle des Grecs ou des Macédoniens et celle des Romains. Les rationalistes intercalent contre toute raison une monarchie mède entre l'empire des Chaldéens et celui des Perses. Ils trouvent à cette intercalation le double avantage de supprimer la prophétie de l'empire romain et d'attribuer à l'auteur des visions une erreur historique, dont ils sont cependant seuls coupables, car il n'y a jamais eu de monarchie mède et Daniel n'en a jamais prédit aucune. Mais ils ont beau faire; toute l'antiquité a vu et avec raison, dans la bête à dix cornes des visions du prophète, Rome et sa puissance. M. Reuss ne peut le nier. « Cette interprétation, dit-il, est très ancienne; elle sert de base à l'Apocalypse du Nouveau Testament. On comprend que les Juifs, lorsqu'ils soupiraient sous la verge de fer des Césars et de leurs préfets, aient eu bientôt oublié la tyrannie des Grecs dont ils s'étaient si glorieusement délivrés, et que, se cramponnant avec une énergie croissante à des espérances messianiques, auxquelles la réalité ne répondait en aucune façon, une nouvelle génération ait reconnu dans les peintures apocalyptiques du livre de Daniel l'image de sa situation. Les chrétiens, cela se conçoit tout aussi facilement, se familiarisèrent avec cette même interprétation, durant les persécutions séculaires auxquelles ils étaient exposés sous la domination de cette même puissance. La théorie des quatre monarchies, comprise ainsi, resta officielle tant que le dogme de l'inspiration subsistait sans con-

teste et qu'il semblait impossible d'admettre qu'un prophète se fût trompé dans ses prédictions<sup>1</sup>. »

Ce langage est un aveu que la prophétie de Daniel peut au moins convenir à l'Empire Romain. Et en effet les peintures des visions s'appliquent à Rome, et à Rome seule, de la manière la plus frappante : « Le quatrième royaume sera dur comme le fer, dit Daniel; comme le fer brise et rompt tout, comme le fer met tout en pièces, ainsi ce royaume brisera et mettra tout en pièces<sup>2</sup>. » Ce royaume est figuré par un animal que le prophète décrit ainsi : « Je regardais dans ma vision de nuit et je vis un quatrième animal, terrible, épouvantable et extrêmement fort. Il avait de grandes dents de fer, mangeant, brisant, foulant sous ses pieds tout ce qui restait; il était différent de tous les animaux qui l'avaient précédé et il avait dix cornes... Le quatrième animal est un quatrième royaume qui sera sur la terre, il différera de tous les autres royaumes, il dévorera toute la terre, il la foulera aux pieds, il la brisera<sup>3</sup>. » Quoique puissent dire les rationalistes, ces traits ne conviennent point au royaume des Séleucides et aux autres royaumes gréco-macédoniens qui ne formèrent jamais une monarchie compacte et se firent au contraire toujours la guerre entre eux, tandis qu'ils dépeignent parfaitement l'Empire Romain.

Comment, du reste, le livre de Daniel n'aurait-il été

<sup>1</sup> Ed. Reuss, *Daniel*, p. 217-218.

<sup>2</sup> Dan., II, 40.

<sup>3</sup> Dan., XII, 7, 23.

écrit que du temps d'Antiochus Épiphane, puisque, sans parler d'Ézéchiel qui loue la sagesse et la piété du prophète<sup>1</sup>, Esdras et les Lévites de son temps rappellent sa prière<sup>2</sup>, et que Mathathias, le père de Judas Machabée, parle du livre de Daniel comme d'un livre alors connu de tous<sup>3</sup>?

La langue du livre de Daniel est une autre preuve de son authenticité. La section historique est écrite partie en hébreu et partie en araméen; il en est de même des visions<sup>4</sup>. Ce mélange des deux langues ne peut s'expliquer qu'à une époque de transition, c'est-à-dire lorsque le peuple juif comprenait encore l'hébreu et commençait à parler l'araméen ou chaldéen, ce qui convient parfaitement à l'époque de la captivité. Du temps des Machabées, l'hébreu avait cessé depuis longtemps d'être la langue parlée<sup>5</sup>, et par conséquent une œuvre qui aspirait à être populaire ne devait pas être, même partiellement, écrite en cette langue. Cette raison est si évidente que, pour échapper à la force de l'argument, Rosenmüller n'a trouvé rien de mieux que d'imaginer que l'auteur avait employé les deux dialectes « afin de persuader à ses lecteurs que son livre avait été composé par le vieux

<sup>1</sup> Ézéch., XIV, 14, 20 et XXVIII, 3.

<sup>2</sup> I Esd., IX et Neh. (II Esd.), IX; et Dan., IX.

<sup>3</sup> I Mac., II, 59-60. — Sur les preuves qui établissent que le livre de Daniel n'a pas été composé du temps des Machabées, voir F. Speil, *Zur Echtheit des Buches Daniel*, dans la *Theologische Quartalschrift* de Tubingue, 1863, p. 191-251.

<sup>4</sup> Hébreu, I; VIII-XII; araméen, II-VII.

<sup>5</sup> Déjà du temps de Néhémie, beaucoup ne comprenaient plus l'hébreu. II Esd., XIII, 24.

prophète [Daniel], à qui l'usage des deux langues était familier<sup>1</sup>. » Accuser l'auteur de supercherie, le traiter de faussaire! Voilà donc où doivent en venir ceux qui rejettent l'authenticité des écrits du quatrième grand prophète<sup>2</sup>! On avoue que c'est « l'un des monuments les plus remarquables de l'ancienne littérature hébraïque<sup>3</sup>, » on nous assure que « le but de la publication était noble et digne d'éloges<sup>4</sup>; » on confesse que l'auteur « était un homme hors ligne<sup>5</sup>; » et tous ces éloges aboutissent à l'abaisser au rang d'un vulgaire menteur, uniquement pour ne pas admettre de révélation surnaturelle!

Mais il n'en est pas moins vrai que l'auteur parle et écrit comme on pouvait le faire seulement à l'époque de la captivité de Babylone. Outre la preuve tirée du mélange de l'hébreu et du chaldéen, nous pouvons alléguer une autre raison philologique. L'araméen ou chal-

<sup>1</sup> « Nulla alia de causa fecisse, quam ut lectoribus persuaderet, compositum esse librum a vetere illo propheta, cui utriusque linguae usum aequè facilem esse oportuit. » E.-F.-C. Rosenmüller, *Daniel*, in-8°, Leipzig, 1832, p. 30-31.

<sup>2</sup> « Comme l'auteur du livre veut positivement passer pour le prophète Daniel, qu'il dit avoir vécu pendant l'exil à Babylone, sous le roi Nebukadnecçar et ses successeurs, jusqu'au temps de Cyrus, son livre, s'il n'est pas authentique, est nécessairement un ouvrage supposé, et il ne s'agit pas là d'une simple erreur de la tradition, qui se serait trompée dans l'appréciation d'un écrit anonyme..., mais nous sommes en présence d'une fraude littéraire. » Ed. Reuss, *Daniel*, p. 212.

<sup>3</sup> Ed. Reuss, *Daniel*, p. 205.

<sup>4</sup> Ed. Reuss, *Daniel*, p. 226.

<sup>5</sup> A. Kuenen, *Histoire critique de l'Ancien Testament*, t. II, p. 567.

déen du livre de Daniel diffère du chaldéen postérieur, tel qu'on le trouve dans les Targums; c'est celui qui se parlait en Chaldée à l'époque de Nabuchodonosor. Le savant Michaelis en a fait la remarque. Daniel et Esdras emploient toujours la forme verbale hébraïque appelée *hophal*, au lieu de la forme araméenne *itthaphal*. La conjugaison nommée *aphel*, qui doit prendre régulièrement comme préformante la lettre *aleph*, commence fréquemment dans Daniel et dans Esdras par un *hé*, à l'imitation de l'*hiphil* hébraïque<sup>1</sup>, etc. Ce sont là autant d'indices d'une période de transition; ils autorisent à conclure que le livre de Daniel a été écrit à une époque où l'on mélangeait encore les deux langues, parce que l'habitude de parler araméen n'était pas encore complètement prise<sup>2</sup>.

Enfin, un dernier trait qui démontre l'authenticité des visions de Daniel, ce sont les images dont se sert le prophète : elles n'ont rien de grec, mais nous offrent au contraire une couleur babylonienne très caractérisée : statue colossale, lion avec des ailes d'aigles, léopard à quatre ailes, bélier à deux cornes, bouc à quatre cornes, tête à dix cornes. Il suffit d'être entré dans un musée

<sup>1</sup> J.-D. Michaelis, *Grammatica chaldaica*, in-12, Gœttingue, 1771, p. 23-25.

<sup>2</sup> « Ex his similibusque Danielis et Ezræ hebraïsmis, qui his libris peculiare sunt, intelliges, utrumque librum eo tempore scriptum fuisse, quo recens adhuc vernacula sua admiscens Hebræis lingua chaldaica, non seriore tempore confictum. In Thargumim enim, antiquissimis etiam, plerumque frustra hos hebraïsmos quaeris, in Daniele et Ezra ubique obvius. » J.-D. Michaelis, *Grammatica chaldaica*, p. 25.

archéologique ou d'avoir vu les recueils d'antiquités assyro-chaldéennes et les reproductions d'antiquités grecques pour reconnaître tout de suite à ces traits l'art des bords de l'Euphrate et du Tigre, et non l'art hellénique. L'écrivain à qui ces images étaient familières vivait donc du temps de la domination chaldéenne<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pour plus de développements, voir *La Bible et les découvertes modernes*, 5<sup>e</sup> édit., t. iv, p. 554-560.

## CHAPITRE IV.

### AUTHENTICITÉ DES PARTIES DEUTÉROCANONIQUES DU LIVRE DE DANIEL.

#### ARTICLE 1<sup>er</sup>.

##### LE CANTIQUE DES TROIS ENFANTS DANS LA FOURNAISE.

Lorsque les compagnons de Daniel eurent été jetés dans la fournaise, parce qu'ils avaient refusé d'adorer l'idole d'or de Nabuchodonosor, Azarias adressa à Dieu une prière afin d'implorer sa miséricorde, et il remercia ensuite le Seigneur avec ses deux amis par un hymne d'action de grâces. Cette prière et cet hymne ne se trouvent point dans la Bible hébraïque, mais se lisent seulement dans la version grecque et dans notre Vulgate<sup>1</sup>. Les protestants rejettent l'une et l'autre comme apocryphes et les incrédules regardent toutes les parties deutérocanoniques du livre de Daniel comme des fictions. « Quant aux additions légendaires que la version grecque a jointes au livre de Daniel, dit M. Kuenen, ... ces additions ne [reposent] sur aucune tradition et [sont] principalement de l'invention du traducteur ou de tout

<sup>1</sup> Dan., III, 24-90.